



HAL
open science

Le grand Sanaa : multipolarité et nouvelles formes d'urbanité dans la capitale du Yémen

Roman Stadnicki, Julie Toubert

► **To cite this version:**

Roman Stadnicki, Julie Toubert. Le grand Sanaa : multipolarité et nouvelles formes d'urbanité dans la capitale du Yémen. *Annales de géographie*, 2008, 659 (1-2008), pp.32-53. halshs-00282428

HAL Id: halshs-00282428

<https://shs.hal.science/halshs-00282428>

Submitted on 27 May 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE GRAND SANAA

Multipolarité et nouvelles formes d'urbanité dans la capitale du Yémen

**(THE GREATER SANA'A
Multipolarity and New Forms of Urbanity
In the Capital of Yemen)**

Roman STADNICKI

CITERES-EMAM – Université de Pau et des Pays de l'Adour

Julie TOUBER

*Center for Sustainable Urban Development at the Earth Institute/
Columbia University*

Résumé : La ville de Sanaa connaît aujourd'hui d'importantes reconfigurations. En effet, un réseau de centralités secondaires semble se constituer. Elles se caractérisent par une certaine capacité à polariser et à attirer des activités anciennes ou nouvelles et, surtout, par un certain nombre d'originalités provenant du croisement de logiques sociales, foncières et juridiques, héritées et exogènes. Nous voyons dans les prémices de cette multipolarité l'une des clés du développement de la capitale yéménite, favorisant l'émergence de nouvelles formes d'urbanité en périphérie et aux marges de la ville. L'article vise à décrire précisément les processus d'urbanisation et les stratégies d'acteurs qui ont conduit à cette nouvelle organisation de la trame urbaine, ainsi que les composantes urbanistiques, sociales et juridiques de ces quartiers périphériques qui constituent le grand Sanaa aujourd'hui.

Mots-clés : Sanaa, multipolarité, urbanité, centre/périphérie, urbain/rural

Abstract: The city of Sana'a is experiencing important physical and social changes with the emergence of a network of secondary urban centers. These secondary urban centers seem to successfully attract and concentrate new and old types of activities. One of the major consequences of this recent socio-economic, juridical and land use context is the appearance of new social networks. This multi-polar system becomes a key component of the Yemeni Capital City development, defining new urban development patterns in the outskirts of Sana'a. The purpose of this article is to describe and analyze this original urban development process, which highlights complex interactions between various actors. It results in a new meaning of the Yemeni urban patterns by redefining concepts such as "being urban" and land tenure within this multi-polar metropolitan area that Sana'a has become.

Key-Words: Sana'a, multi-polar system, secondary centers network, urban center/outskirts, urban/rural

Introduction

La nécessité d'observer, de décrire et de penser le grand Sanaa s'est imposée à nous pour deux raisons. D'une part, Sanaa, capitale du Yémen située sur des hautes terres qui constituent l'axe de peuplement principal de la région depuis l'époque islamique, a de plus en plus des allures de (très) grande ville. Elle forme depuis dix années au moins un système urbain excessivement complexe qu'il convient aujourd'hui d'appréhender avec des outils, géographiques et urbanistiques, spécifiques à la lecture des grandes agglomérations. D'autre part, le faible nombre de travaux traitant de la nouvelle ville de Sanaa minimise l'importance du fait urbain qui la caractérise, tout comme sa dimension quasi-métropolitaine¹. L'absence de recherches approfondies sur le grand Sanaa s'explique assez facilement par la brutalité de son explosion urbaine et par l'incroyable jeunesse d'au moins trois quarts de ses extensions extra-muros, tout comme par la prédominance des études sur le vieux Sanaa qui ne cesse de fasciner, du fait de l'originalité de son tissu architectural et de la singularité de sa vie sociale². Le classement de la vieille ville de Sanaa au *Patrimoine mondial de l'humanité* par l'Unesco en 1986 n'a fait qu'accroître cet intérêt pour ce patrimoine urbain, éloignant scientifiques et autorités des réalités socio-spatiales plus contemporaines.

Parmi les nombreuses dynamiques qui travaillent Sanaa aujourd'hui, nous avons choisi de nous intéresser à une série de processus révélateurs des changements profonds que connaît la ville depuis plusieurs années – probablement à l'image de la société yéménite dans son ensemble. La ville de Sanaa semble désormais se fabriquer et s'installer dans une organisation multipolaire, qui contraste avec la vieille ville formant un bloc très particulier et peu extensible. Un nombre important de quartiers de la périphérie parvient à capter des activités motrices de l'économie urbaine et tend ainsi à se constituer en un réseau de nouveaux pôles de développement. Ces centralités secondaires, qui émergent dans un contexte d'urbanisation explosive, se caractérisent par une forte propension à concentrer les stratégies des différents acteurs de la fabrication urbaine et par une certaine hybridation observable dans leur composition sociale ou encore dans leur système juridique.

Avant toute chose, il convient de faire le point sur les transformations sociales et spatiales de Sanaa depuis l'ouverture économique des années 1970. Nous commencerons donc par décrire les principales étapes de la croissance de la ville, les dysfonctionnements actuels et les évolutions générales engendrées par les reconfigurations territoriales de ces dernières décennies. Nous serons alors en mesure

¹ Si l'on s'en tient aux critères restreints définissant les métropoles de rang international (accessibilité aux réseaux mondiaux, présence d'un pôle d'échanges internationaux...), Sanaa n'en a pas encore les attributs (Troin, 2002). Cependant, la rapidité de son ouverture économique, le développement de ses fonctions commerciales et touristiques et les flux migratoires qu'elle continue à polariser à l'échelle de l'ensemble du Yémen laissent entrevoir quelques potentialités métropolitaines.

² Outre quelques travaux universitaires rédigés essentiellement en langues anglaise et arabe et quelques articles scientifiques, le seul ouvrage français traitant spécifiquement de la question reste le remarquable « Sanaa hors les murs », coordonné par G. Grandguillaume, F. Mermier et J.-F. Troin, paru en 1995 (URBAMA/CFEY).

d'expliquer la façon dont se recomposent les rapports centre/périphérie à Sanaa sous l'effet de la mise en place progressive d'une structure multipolaire. Enfin, nous nous interrogerons sur les caractéristiques urbanistiques, sociales et juridiques, de ces quartiers périphériques qui constituent le nouveau Sanaa.

1 De l'explosion urbaine aux reconfigurations territoriales, sociales et politiques

1.1 Les grandes étapes de la croissance urbaine

Depuis trois décennies, la capitale yéménite a connu des transformations majeures. Cette évolution fut marquée par deux moments « explosifs » pour la croissance urbaine. La naissance de Sanaa extra-muros remonte au début des années 1970³. Elle est étroitement liée à la période de prospérité économique qui s'installe alors dans la jeune République Arabe du Yémen, en partie grâce aux retombées d'une émigration massive vers les pays du Golfe. Certains auteurs ont démontré que l'essentiel des capitaux amenés par les travailleurs émigrés furent captés par le secteur du bâtiment, engendrant un dynamisme sans précédent des principales branches de l'économie urbaine (matériaux de construction, menuiserie, serrurerie, électricité, importation de machines utilisées dans le bâtiment, équipement de la maison)⁴. On assiste ainsi à l'émergence rapide de « forces économiques et sociales spontanées » (Wirth, 1982a) qui sont à l'origine du développement de Sanaa. Dans un premier temps, ces « forces » se focalisent autour des zones centrales (le centre moderne al-Tahrîr, le quartier ottoman Bîr al-Azab et la porte sud Bâb al-Yaman). Mais, rapidement, la spéculation se tourne vers l'extérieur de la ville, guidée par des ambitions modernisatrices perceptibles tant dans les activités commerciales que dans les modes d'habiter. Deux sous-espaces tendent à se démarquer : l'axe sud de la rue de Taz et une zone plus vaste à l'ouest, comprise entre Bîr al-Azab et le nouveau boulevard périphérique Sittin (cf. Fig. 1). Simultanément, la ville attire de nombreux migrants (Martignon, 2004). Confrontés à des difficultés d'intégration, les nouveaux arrivants établissent des quartiers autonomes, aux marges de la ville. Ils contribuent ainsi, de manière non négligeable, à l'agrandissement de l'aire urbaine sanaanaise.

³ Avant la Révolution de 1962, le droit tribal interdisait aux paysans, dont les terres s'étendaient jusqu'au pied des murs de la ville, de les vendre à des citoyens. Ceci explique que la ville ne pouvait pas s'étendre hors de ses limites traditionnelles avant cette date et que l'explosion urbaine post-Révolution ait été si brutale.

⁴ Voir à ce sujet les travaux de G. Meyer, E. Wirth, H. Eckert et enfin, J.-F. Troin.

Les années 1990 sont marquées par une seconde explosion urbaine. Deux phénomènes nouveaux alourdissent le poids démographique de la ville⁵. Il s'agit, dans un premier temps, du retour des émigrés d'Arabie Saoudite rapatriés pendant la guerre du Golfe, dont le nombre varie entre 500 000 et 1 000 000 selon les estimations. Après un bref retour dans leurs villages respectifs, certains (il est difficile d'en connaître le nombre exact)⁶, rejoignent les flux migratoires de l'exode rural amorcé quelques années auparavant. On assiste alors à un développement important des marges de la ville autour de noyaux d'habitat spontané où se fixent ces populations que l'État ne semble pas avoir intégrées dans ses rares actions de planification. À l'époque, les acteurs publics mènent en effet en priorité (par le biais du Secrétariat de la Capitale⁷ et d'institutions relais de l'Unesco) des opérations de restauration du vieux Sanaa et se lancent dans une « semi-planification » d'espaces résidentiels de haut standing au sud-ouest de la ville. Dans un second temps, la réunification des deux Yémen en 1990 donne une importance accrue aux rôles politique et administratif de Sanaa. L'unique capitale attire désormais des populations venant de l'ex-Yémen du Sud, principalement d'Aden. Plus fortunées que les précédentes, la majorité d'entre elles élisent domicile dans les quartiers périphériques aisés, situés de part et d'autre de l'avenue Hadda.

1.2 Des problèmes post-explosion urbaine

L'élargissement considérable de l'aire urbaine de Sanaa et l'augmentation importante de sa population (qu'elle soit d'origine rurale comme dans certains quartiers du Nord et du Sud ou qu'elle relève d'une nouvelle bourgeoisie urbaine ayant fui la vieille ville pour son inconfort, son insalubrité et sa « soukalisisation » galopante (Stadnicki, 2006a), comme dans les nouveaux quartiers du sud-ouest, ou encore qu'elle provienne des villes de l'ancien Yémen du Sud) vont mettre la municipalité de Sanaa face aux réalités d'une ville capitale.

Alors que tout porte à croire qu'une nouvelle ère, post-explosion urbaine, se profile à Sanaa et que la population pourrait entrer en stagnation en raison de l'extrême saturation des marchés du logement et du travail, Sanaa est confrontée à une série de problèmes de dimension globale auxquels elle doit d'urgence faire face. De cette inédite pression démographique découle clairement une série d'enjeux majeurs tels que la

⁵ D'après les sources officielles, la population de Sanaa serait passée de 130 000 habitants en 1975 à près d'un million en 1994. En 2004, la municipalité de Sanaa, dans ses limites administratives, recensait 1 800 000 habitants (Ministry of Planning and International Cooperation, 2004). On notera le caractère incertain de ces données. L'augmentation quotidienne des constructions ainsi que l'observation de photographies aériennes récentes nous permettent en revanche de penser que les chiffres avancés par le gouvernement sont sous-estimés. La ville de Sanaa est vraisemblablement bi-millionnaire depuis déjà quelques années...

⁶ D'après S. Norra, qui enquêta dans les années 1990, 200 000 de ces migrants se seraient installés dans l'aire urbaine sanaanie, tandis que la majorité (600 000) aurait gagné les zones rurales du bassin de Sanaa. Chiffres qui contrastent franchement avec le nombre de 56 000 avancé par le Ministère du Plan en 1991 (Norra, 1994).

⁷ Équivalent d'une préfecture urbaine, qui se met en place en 1983.

maîtrise de l'étalement urbain, l'établissement de nouveaux réseaux sociaux et la recherche de solutions quant à la diminution des ressources en eau.

Mais une des priorités, en terme de gestion immédiate, serait pour le Secrétariat de la capitale d'intégrer dans sa politique urbaine les nouveaux quartiers issus des années 1970 à 1990, dont le développement n'a pas cessé jusqu'à nos jours. Certes, l'ajout de certaines marges Nord et Sud de la ville au champ de compétence géographique de cette institution en 2003, ou encore les promesses d'actions de viabilisation de quartiers défavorisés faites par la loi de planification urbaine de 2004 peuvent être vus comme les amorces d'une stratégie d'intégration. Nombre de mesures reste cependant à prendre en vue de la régularisation et de la reconnaissance du statut urbain de la plupart des nouveaux quartiers. En effet, les actions de viabilisation ne sont pas systématiques : les acteurs municipaux ont plutôt recours à une « logique de camouflage » (Stadnicki, 2006b) ; c'est-à-dire qu'ils tentent d'imposer un ordre jusque-là contrarié par les quartiers d'habitat spontané, au moyen de quelques actions ponctuelles et symboliques de modernisation (ceinturage des quartiers par des quatre voies imposantes, implantation de nouveaux services, édification de mosquées...).

Par ailleurs, il est surprenant de constater le retard de la municipalité par rapport à certains acteurs privés dans la reconnaissance de la capacité de ces quartiers à se constituer en nouveaux pôles de développement. Or, dans la plupart des situations de la périphérie sanaanie, les quartiers informels d'habitation mis en place dans les années 1970, puis dans les années 1990, guident aujourd'hui les lignes de croissance de l'agglomération, soit par leur localisation stratégique sur les connexions locales et régionales, soit parce qu'ils se sont développés en tant que polarité commerciale d'envergure grâce à la présence d'un souk dès l'origine. Tandis que certains acteurs privés (universités, hôpitaux, promoteurs immobiliers...) semblent avoir assimilé le potentiel économique et l'importance des ressources sociales et spatiales des quartiers périphériques, la municipalité tarde à investir ces nouveaux territoires et à repenser son réseau urbain en fonction d'eux. La prise en compte de ces nouveaux axes dans la réorganisation du réseau urbain permettrait pourtant de désengorger le double centre al-Tahrîr/Bâb al-Yaman. Malgré l'inertie des pouvoirs publics, force est de constater que l'organisation urbaine générale est en train de se redéployer autour de cette multipolarité émergente, comme en témoignent les stratégies des acteurs privés, les pratiques spatiales, les évolutions sociales et, dans une moindre mesure, l'action des pouvoirs publics. À ce propos, l'apport d'outils juridiques adaptés à une population – certes composée majoritairement de migrants ruraux mais confrontés à des problèmes, fondamentalement urbains, d'accès aux services et de gestion des infrastructures – est également prioritaire.

1.3 Imposer une identité urbaine entre tradition et modernité

Comprendre comment ces géométries socio-spatiales se lient intimement à une identité nationale peut s'apparenter à un exercice de type schizophrénique, tant sont divers les repères en jeu, mêlant tradition et modernité. Risquons-nous pourtant à essayer d'identifier les références institutionnelles majeures, qu'il s'agisse d'un clin d'œil à l'urbanisme

occidental ou de l’empreinte de la vieille ville arabo-islamique et ses implications à l’échelle de la famille, unité de base de l’organisation sociale.

Sanaa dispose d’un schéma directeur. Ce document, préparé par les consultants britanniques Berger et Kampsax est daté de 1978 ; il a traversé les années de guerre civile pour rester la base de travail des fonctionnaires du Secrétariat de la capitale et des Ministères du Plan et des Travaux publics⁸. Les auteurs, très fortement inspirés de l’urbanisme occidental des années 1970, y développent des scénarios basés sur des projections démographiques, avec l’idée que l’industrialisation génèrera l’extension de la ville et que les structures gouvernementales ne constitueront plus qu’une part mineure de la répartition de l’emploi. La réalité est tout autre : au Yémen, l’industrialisation se fait plutôt « par procuration », à travers les migrations vers les villes industrielles saoudiennes ou, dans une moindre mesure, vers les pôles de l’industrie automobile des États-Unis, alors que l’administration demeure l’employeur majeur.

Néanmoins, il est intéressant de remarquer grâce au schéma directeur de 1978, que la capitale semblait déjà bénéficier d’une attention particulière, malgré la faible représentation démographique de Sanaa par rapport à l’ensemble du pays (entre 3 % et 5 % à la fin des années 1970).

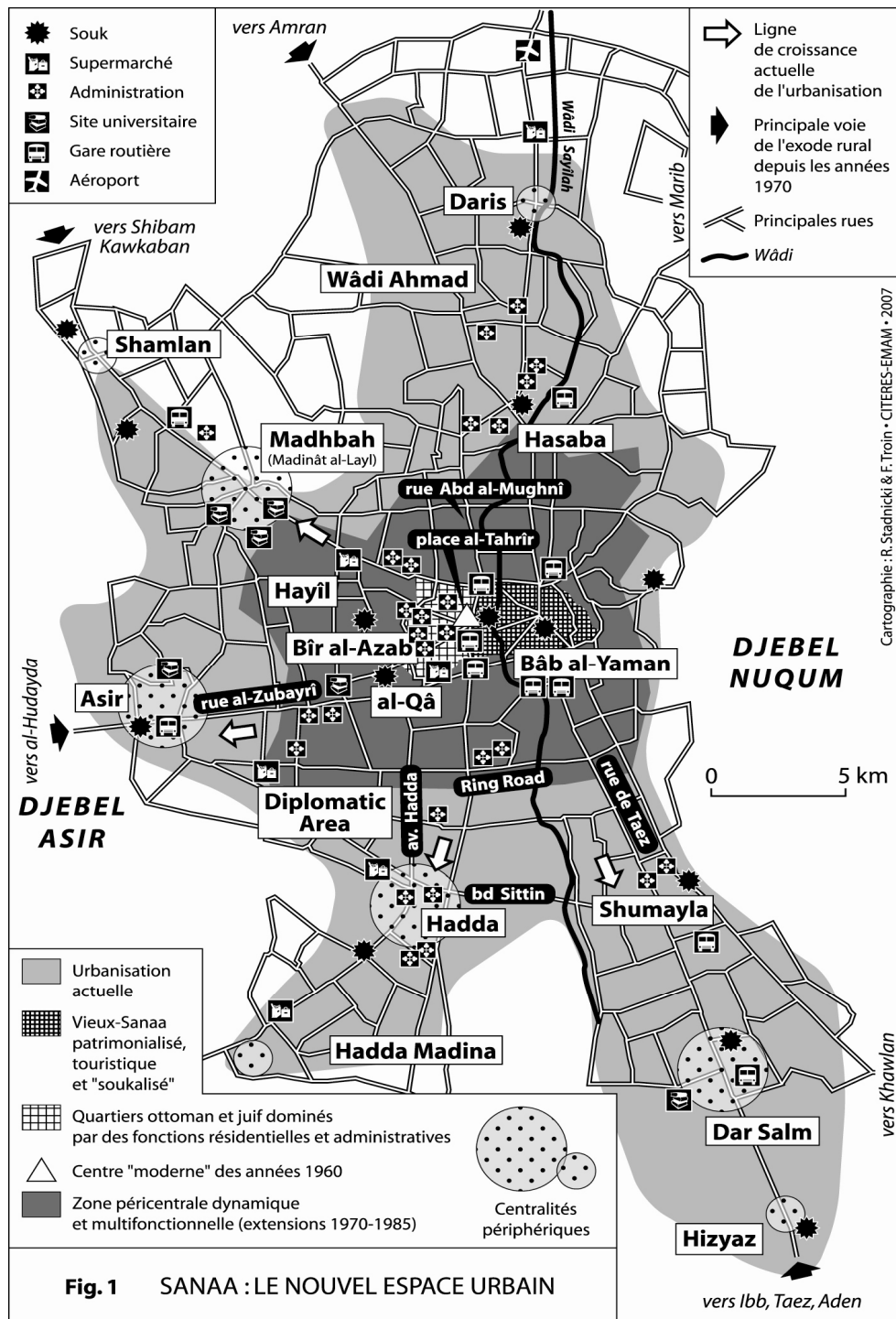
Ces remarques nous amènent à un point central : Sanaa est la capitale du Yémen réunifié après des années de guerre civile et, surtout, la capitale des « vainqueurs » du Yémen du Nord. Le choix d’un site perché à 2 300 mètres d’altitude dans des montagnes arides ne relève pas d’un accord pratique mais d’un choix très politique. Construire le nouveau Yémen relève d’un exercice d’étirement entre le besoin d’une centralité forte, imposant une identité républicaine et islamique, et la nécessité d’unir les tribus autour d’un projet d’identité nationale. Les implications de ces géométries politiques sur les formes urbaines sont fondamentales. En effet, le développement d’infrastructures massives – tel que le boulevard périphérique Sittin – et la représentation en force de l’administration autour de la ville historique (cf. Fig. 1), forment une zone tampon entre la vieille ville, indépendante et urbaine au sens propre, et le territoire des tribus qui entoure ce fragile État central. Reste alors à la population migrante à se positionner sur cet échiquier socio-politique.

Afin de comprendre les « options socio-économiques » de ces populations migrantes, il devient essentiel de considérer l’échelle de la famille, qui représente l’échelle de référence, tant dans le système traditionnel que dans le système étatique, notamment suivant la loi islamique et le système de *basira*⁹. Le droit de la famille est très lié aux questions foncières, en particulier à ce qui touche les questions d’héritage. Ces deux systèmes, traditionnel et étatique, ont en commun d’offrir une

⁸ Il est à noter qu’en 1996 une équipe cubaine et yéménite a entrepris une mise à jour de ce schéma directeur. Le document, presque achevé en 1998, n’avait toujours pas été approuvé par le parlement en janvier 2004. Ce schéma directeur reprend largement celui de 1978 et ajoute un diagnostic plus général et prévisionnel, ainsi qu’un volet environnemental assez détaillé. Mais, en 2006, ce document ne semble plus être à l’ordre du jour. La municipalité actuelle affirme avoir entrepris la préparation d’un nouveau « Master Plan », en fonction des nouveaux enjeux économiques (source : entretiens personnels).

⁹ Accord non officiel mais toléré attestant de la vente d’un titre de propriété sous témoignage de deux personnes et enregistré au *Survey Authority*, bureau du cadastre.

législation très conservatrice au sens où les cycles propriétaires restent liés à une même famille, laissant peu de flexibilité au marché foncier. Deux considérations majeures se présentent alors pour le développement urbain de Sanaa : d'une part la quasi impossibilité pour les familles pauvres d'accéder à la terre, d'autre part la présence forte de l'histoire familiale, de la tradition et de l'identité qui marquent l'espace, dans une ville où le taux de croissance annuel atteint presque 10 % depuis trente ans (Ministry of Planning and International Cooperation, 2004).



2 Vers une cité multipolaire ? L'émergence de nouvelles centralités en périphérie de Sanaa

Le processus d'émergence de nouvelles centralités caractérise de nombreuses villes en développement. À Sanaa, ce processus est récent et inachevé. Il nous semble donc pertinent de revenir sur les mécanismes qui ont rendu possible l'urbanisation, puis l'affirmation des périphéries sanaanaises. Les observations effectuées à l'échelle infra-urbaine et l'analyse des stratégies d'acteurs permettront de comprendre la mutation de certains quartiers « ultra-périphériques » en nouvelles centralités. Finalement, dans quelle mesure peut-on affirmer que ces espaces, encore anodins pour la plupart il y a dix ans, sont à l'origine d'une réorganisation générale de la ville de Sanaa ?

2.1 Des mécanismes inducteurs de nouvelles centralités en périphérie

Les mutations économiques ont leur importance dans l'évolution des phénomènes urbains. Ainsi, au Yémen, le passage d'une économie tribale et rurale à une économie capitaliste a engendré de profondes évolutions à toutes les échelles : nationale (affirmation des ports et des villes secondaires de l'intérieur du pays), régionale (développement de quelques marchés routiers importants) et urbaine (apparition de nouveaux lieux du commerce, soit sous forme de souks, soit sous forme de centres commerciaux modernes). Un phénomène semblable a déjà été démontré par J.-C. David à Alep, où le nouveau centre-ville de Bâb al-Faraj est né au début du XX^{ème} siècle, en « réponse à un début d'ouverture économique et politique » (David, 1996). À Sanaa, la place al-Tahrîr, aménagée par les Égyptiens à la fin des années 1960 à l'ouest de la vieille ville, illustre ce dessein de réorganiser la centralité en fonction des nouvelles possibilités économiques. L'amélioration, à la même époque, du réseau routier urbain et régional a, quant à elle, stimulé les activités économiques dans les espaces périphériques de la ville.

Cependant, si l'ouverture économique est pour partie responsable de la périphérisation des activités commerciales et de leur diversification, elle ne l'explique pas totalement, celle-ci ayant été très tardive au Yémen et restant encore toute relative aujourd'hui. Des facteurs plus endogènes permettent de mieux expliquer ce processus. Dans un premier temps, il faut signaler la multiplication des possibilités foncières en périphérie de Sanaa, apparues dans le climat de frénésie spéculative des années 1970. Trois types de terrains constructibles en ont fait l'objet. La grande majorité d'entre eux fut vendue par d'anciens paysans dont les terres cultivables reculaient sous la poussée frontale de l'urbanisation. D'autres terres périphériques, propriétés de tribus, furent négociées avec des investisseurs. Enfin, l'État n'a pas hésité à concéder certaines de ses terres à l'investissement immobilier, sans parler de ses terrains déjà occupés par l'urbanisation informelle.

Dans un second temps, on a pu relever une augmentation considérable du prix des terrains et des loyers commerciaux en centre-ville. Cette inflation a rapidement engendré un phénomène de déplacement des

activités soukrières du centre vers la périphérie. Cela explique aujourd'hui la localisation de certaines de ces activités sur les franges de l'aire urbaine, et plus précisément aux nouvelles entrées de la ville.

Mais c'est le développement de Sanaa en tant que place marchande et le rôle des souks dans la structuration des espaces qui sont les principaux facteurs de la formation de centres secondaires, à dominante commerciale, en périphérie. L'analyse que fait R. de Maximy des marchés de certaines villes africaines intertropicales s'applique au cas sanaani : les souks ne perdent pas de leur « puissance appelante » (Maximy, 1987) malgré l'apparition des grandes surfaces et la généralisation des pratiques mondialisées. En effet, les souks demeurent des équipements fondamentaux aussi bien dans le cas d'une urbanisation spontanée que dirigée – comme le prouvent les nombreux projets gouvernementaux de construction d'établissements soukiers modernes dans les nouveaux quartiers de Sanaa. Les souks peuvent de surcroît se muer en points d'appel de l'urbanisation. Ils peuvent être générateurs de viabilisation des quartiers d'habitat spontané, mais également provocateurs d'infrastructures, comme ce fut le cas à Asir, à l'ouest de Sanaa (asphaltage des rues adjacentes au souk), ou bien encore être à l'origine de nouveaux espaces de sociabilité (gargotes, salles réservées à la consommation du qat¹⁰). Mais, si les espaces commerciaux jouent un rôle important, il reste fondamental de s'interroger sur leur statut : simples polarités ou véritables centralités entraînant d'autres dynamiques ?

2.2 L'affirmation des centralités secondaires : du noyau d'habitat spontané au petit souk périphérique au nouveau pôle de développement

Outre cette série de mécanismes structurels qui ont permis la mise en fonction d'importantes places marchandes en périphérie, la force polarisante de ces nouvelles places est due à certaines stratégies récentes, n'émanant pas tant des institutions publiques que des acteurs privés. Si la formation de Sanaa-capitale résulte bien, à l'origine, d'une logique politique, l'essor actuel des périphéries n'est quant à lui pas le résultat d'un aménagement planifié par l'État¹¹.

Rappelons tout d'abord qu'à Sanaa trois situations d'urbanisation se sont présentées : le cas de villages ou d'anciens bourgs périurbains rattrapés par la ville (Hadda, Shamlan) ; le cas de noyaux d'habitat informel ayant évolué en grands quartiers résidentiels et même polyvalents (Madhbah) ; enfin, le cas de petits souks, étapes pour voyageurs, devenus des pôles commerciaux d'importance (Asir, Dar Salm) (cf. Fig. 1). Dans les trois cas, la municipalité a basé ses plans de développement sur les structures déjà existantes, plutôt que d'en concevoir de nouvelles. Ainsi, le réseau de transport a d'abord été conçu en étoile pour desservir les différents villages périurbains du bassin de Sanaa, avant d'être complété bien plus tard par un système de boulevards circulaires. Par ailleurs, la plupart des quartiers

¹⁰ Plante euphorisante mastiquée l'après-midi.

¹¹ Contrairement aux villes algériennes par exemple, où la part prise par le privé dans le développement des périphéries fut moindre que la participation publique, répondant à une volonté politique centralisée de développement se traduisant par l'implantation de zones industrielles, de cités administratives, de grands ensembles et de divers services dans la plupart des « nouvelles périphéries » (Prenant, Semmoud, 1982).

d'habitat spontané périphériques n'ont pas été éradiqués par les services municipaux. Il est entendu que la difficulté d'intervention sur ces tissus urbains construits « en dur » et peu praticables n'a pas encouragé cette éventualité. Mais l'explication réside aussi sans doute dans le fait que ces quartiers, construits en des lieux stratégiques du futur développement de la ville et à proximité de souks, pouvaient être vecteurs d'une urbanisation plus générale et servir de base à certaines actions de modernisation évoquées plus haut, sans pour autant que cela passe par une régularisation du quartier originel, mais en favorisant, sur les abords immédiats, un phénomène de spéculation foncière et immobilière qui pouvait radicalement modifier l'image du quartier. Le quartier de Madhbah semble être un bon exemple de reconversion d'un quartier informel en pôle de développement plurifonctionnel, répondant à une logique de démarginalisation initiée par les autorités municipales (cf. fig. 4). Enfin, dans le troisième cas de figure, le Secrétariat de la capitale a également profité de l'existence de petits souks de bord de route pour installer ses propres établissements soukiers, gérés par un responsable municipal.

Cependant, ces stratégies municipales, qui s'apparentent davantage à des décisions de circonstance, ponctuelles et spontanées, qu'à un réel plan d'aménagement, n'expliquent pas totalement l'apparition de nouvelles centralités. Nombre de stratégies émanant d'acteurs essentiellement privés amplifient ce processus en donnant à ces nouveaux pôles un sens au plan social, qualité première de la centralité comme le rappellent certains auteurs (Capron, 2001). Ces initiatives, majoritairement individuelles, ont souvent été antérieures aux décisions municipales, ou tout au moins, plus efficaces en terme d'accentuation du phénomène de centralité. Nous retiendrons l'exemple significatif de la nouvelle politique d'implantation des universités. On assiste, depuis quatre ou cinq ans, à une prolifération d'universités privées (sciences et techniques, mais aussi écoles d'ingénieurs) dans les quartiers émergents de la périphérie, en particulier à hauteur des nouvelles entrées de la ville. Ces établissements semblent assumer leur distance au centre géographique de la ville : ils justifient leur implantation par le potentiel actif de ces sites, leur meilleure accessibilité et la jeunesse de la population locale. Les universités et grandes écoles, analysées ici comme des indicateurs forts de centralité, sont un facteur d'attraction d'activités variées et impulsent dans leur quartier un développement souvent plus global. Certaines d'entre elles vont même jusqu'à jouer un rôle d'avant-garde urbaine, comme l'*Andalus University of Sciences and Techniques*, récemment implantée au sud de Dar Salm, sur un terrain encore vierge. Son ouverture laisse présager l'extension du quartier de Dar Salm tout entier et son affirmation prochaine en tant que pôle de développement¹².

Parallèlement à cette capacité d'attraction de nouvelles activités et services, on constate le déplacement d'activités liées aux anciennes entrées de la ville vers les marges de Sanaa, donnant lieu à la reproduction d'un « phénomène de porte » (Stadnicki, 2006a). Que ce soit pour des motifs d'augmentation des loyers commerciaux ou par saturation des espaces centraux due à une excessive motorisation, de nombreux commerçants et

¹² En 2006, deux nouvelles écoles ainsi qu'une dizaine de petits commerces ont ouvert leurs portes dans l'impasse qui mène à l'université.

industriels ont effectué un transfert de leurs activités (principalement entreposage, services aux automobiles, matériaux de construction...) du centre vers la périphérie. Asir, Madhbah et Dar Salm, situés grossièrement dans le prolongement des portes de la vieille ville, ont largement accueilli ces activités, ainsi que la vie sociale correspondante. Ce transfert confère à chacun de ces quartiers une fonction de « nouvelle porte », territoire incontestable de l'urbanité.

Enfin, c'est par la multiplication et la diversification des pratiques sociales et spatiales que certains quartiers périphériques, les « nouvelles portes » par exemple, font montre d'une propension à « faire centre ». L'abondance d'une population hétéroclite dans les lieux de sociabilité liés à la fois au souk, au marché au qat et à ce « phénomène de porte » (restaurants, gargotes, parcs, lukandas¹³...) ne nous autorise plus à considérer ces espaces comme marginaux. On constate enfin l'amorce très récente d'un phénomène de « contre-métropolisation » (Denis, cité par Haenni, 2001). On entend par là l'arrivée de citadins dans les nouveaux quartiers, quittant les quartiers centraux et péri-centraux sur-densifiés, et donc déjà dotés d'une forte expérience urbaine. Ceci va également dans le sens de l'affirmation de centralités périphériques.

2.3 Les recompositions des rapports centre/périphérie à Sanaa

Le déroulement de la croissance urbaine, les grands mécanismes socio-économiques et les stratégies croisées des acteurs publics et privés permettent d'envisager Sanaa comme un système multipolaire composé de centralités périphériques soumises à des dynamiques urbaines de moins en moins dépendantes des centres anciens et « modernes ». Par conséquent, l'analyse qu'a faite J.-F. Troin dans les années 1990, en évoquant la disposition de Sanaa en une série de pôles et d'axes « comme les rayons d'une roue, autour du vieux noyau commercial » (Troin, 1995) n'est pas véritablement désuète, si l'on en juge par la densité et par l'effet de nœud qui perdurent aux portes de la ville, mais paraît inappropriée au regard des schémas actuels de développement. Il faut cependant souligner que la transition entre le système urbain décrit par J.-F. Troin dans les années 1990 et celui que nous analysons aujourd'hui n'aurait pas été si brutale sans le développement galopant de la motorisation de ces deux dernières décennies. La voiture est aujourd'hui le moyen de transport le plus utilisé à Sanaa, mobilisant près de 40 % des parcours urbains (contre 30 % pour la marche à pied et 20 % pour le bus), avec 34 % des déplacements automobiles réservés aux trajets professionnels et 31 % aux trajets domicile/école (Al-Fakeh, 1999).

L'intensification de la motorisation a en effet rendu fonctionnelles les grandes avenues radiales et, par conséquent, « opérants » les quartiers qu'elles desservent. De même, l'augmentation du nombre de véhicules qui empruntent chaque jour les boulevards circulaires (Ring Road et Sittin) atteste de la croissance de ce phénomène et de l'émergence de Sanaa comme ville automobiliste. Les nouvelles possibilités de délocalisation et

¹³ Sorte de dortoir où se retrouvent les migrants travaillant à Sanaa.

l'éclatement des territoires quotidiens sont avant tout des conséquences directes de la motorisation des pratiques.

Mais, malgré le récent tracé de boulevards circulaires, la configuration principalement radiale du réseau urbain provoque un goulot d'étranglement au niveau des « espaces portiers » et, d'une manière générale, une très forte polarisation des flux par le centre-ville. En réalité, l'affirmation de nouvelles centralités dépend principalement d'une réorganisation de la voirie. L'absence d'un plus grand nombre de voies transversales dans les quartiers périphériques demeure un frein à leur expansion. Ce problème apparaît comme un élément récurrent du dysfonctionnement de certaines grandes agglomérations en développement ; H. Dlala l'a parfaitement démontré dans le cas du « Grand Sfax » (Dlala, 1996).

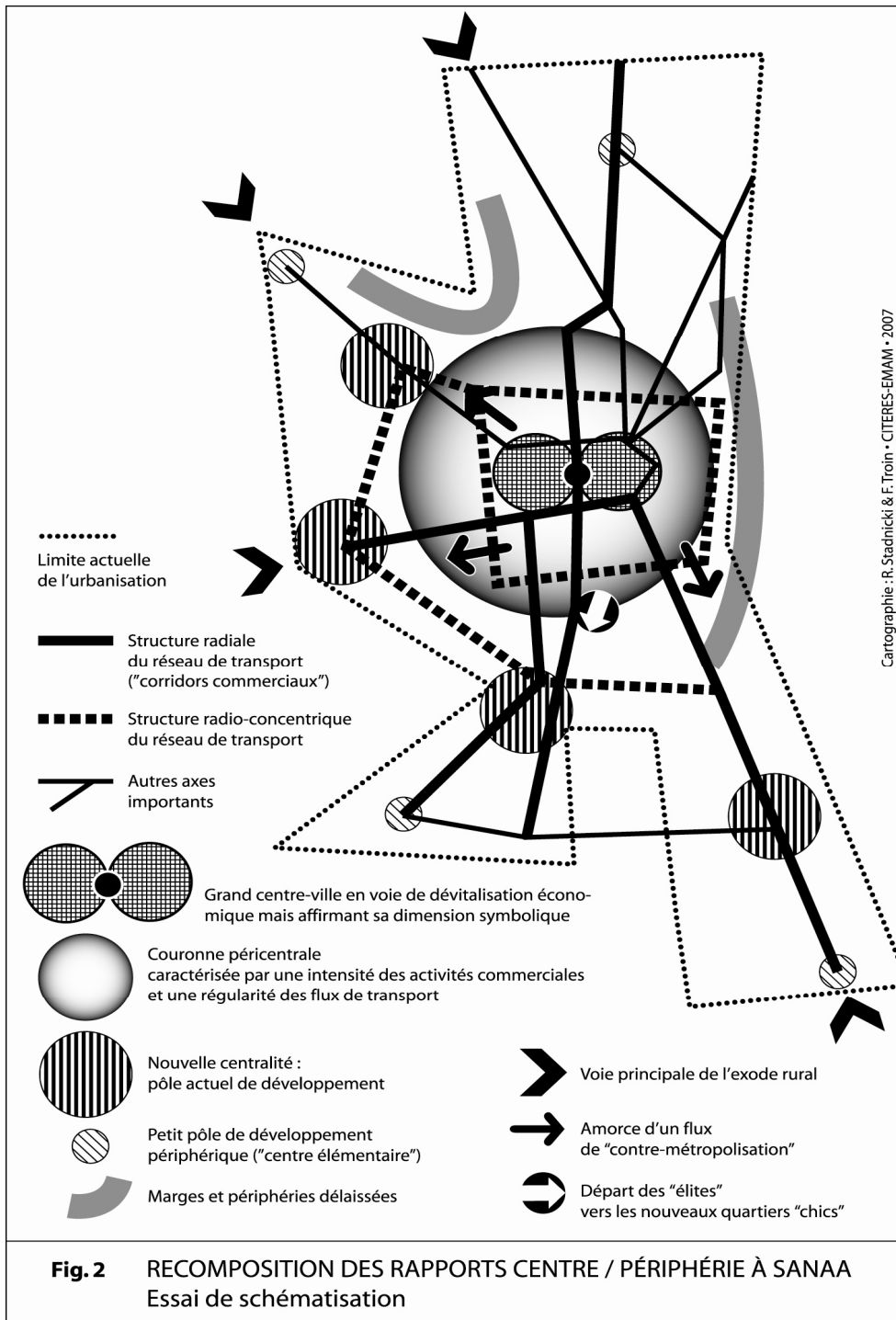
Cependant, si la ville se réorganise en fonction de tous les paramètres précités, cela ne se fait pas sans des déséquilibres alimentés par une hiérarchisation complexe des quartiers de la ville de Sanaa, illustrée par la figure 2. Partons du centre-ville : il se compose de la vieille ville – qui ne représente plus que 5 % environ de la surface bâtie totale –, de la place al-Tahrîr, centre économique des années 1960, et des anciens quartiers ottoman et juif de Bîr al-Azab et al-Qâ à l'ouest. La vieille ville se défait progressivement de certaines de ses activités tertiaires (administratives, éducatives...) et de ses notabilités, de plus en plus attirées par les nouveaux quartiers résidentiels. Elle affirme aujourd'hui sa vocation touristique et patrimoniale, sur laquelle se focalisent tous les acteurs, qu'ils soient issus du système gouvernemental ou du système coutumier (Stadnicki, 2008). La place al-Tahrîr, si elle demeure au cœur des connexions intra-urbaines, ne jouit que d'une fonction économique restreinte (absence de commerces et de services anomaux, faible nombre d'entreprises de renom national et international...). Malgré des renforts symboliques pour réaffirmer sa centralité (nouveau mobilier urbain, aménagement d'un petit parc, percée d'une galerie souterraine), la tendance actuelle, appuyée par les récents projets de l'Unesco, oriente l'ancien centre moderne vers un avenir d'espace « public, civique et ludique » (Nardella, 2004), confirmant ainsi son rôle de pôle de « centralité symbolique », selon l'expression de J. Monnet (2000). Le quartier de Bîr al-Azab, quant à lui, inclus dans le centre-ville originel par son ancienneté, se cantonne à une fonction résidentielle et administrative (ambassades, bureau du premier ministre, chambre des députés...).

Au-delà de ce « grand centre-ville » s'étend une zone péricentrale extrêmement dynamique, grossièrement comprise entre les deux grands boulevards circulaires de la ville. Elle se caractérise par une très forte densité de construction et de population ainsi que par sa multifonctionnalité, qui s'explique par le fait qu'elle soit traversée par les « corridors commerciaux » (Troin, 1995) partant des portes de la ville (rue al-Zubayrî, rue Abd al-Mughnî...). Par ailleurs, au sein de cette zone, trois quartiers se démarquent très nettement. Il s'agit de Hasaba au Nord, Shumayla au sud et Hayîl à l'ouest (cf. Fig. 1). Ils se caractérisent par l'intensité de leurs activités commerciales, développées à partir de souks très dynamiques, et par la régularité des flux de transports en commun qui les desservent. Leur rôle dans la restructuration du grand Sanaa est double : ils fonctionnent depuis plusieurs années comme des pôles de développement économique,

de relais entre le centre-ville et l'arrière-pays, et développent des liens d'interdépendance étroits avec les nouvelles centralités périphériques.

Enfin, derrière le boulevard Sittin, les nouvelles centralités se multiplient, séparées par de grandes zones de chantiers et par des dizaines d'hectares de terrains encore vierges. Leur poids économique et leur polarisation sont inégaux et dépendent des investissements qui y sont réalisés, aussi bien par les pouvoirs publics que par les promoteurs immobiliers. Ceux-ci sont actuellement nombreux dans le quartier de Madhbah. La force polarisante de ces nouveaux centres dépend également de leur localisation sur les axes de communication importants – localisation qui semble profiter à Dar Salm, situé sur la route de Taz – et des contraintes du site, qui finiront bien par freiner l'expansion de Asir. Enfin, d'autres quartiers apparaissent, souffrant de leur éloignement du centre-ville (Shamlan au nord-ouest, Hizyaz au sud) ou encore de leur « aspiration » par l'aire d'influence des quartiers susmentionnés ou des espaces péricentraux (Daris, au nord). Selon une classification des centres secondaires du Grand Tunis établie par N. Hamzaoui-Oueslati, ces espaces correspondraient à des « centres élémentaires », petites concentrations d'activités développées à partir de petits pôles commercialo-résidentiels (Hamzaoui-Oueslati, 1998).

Dans tous les cas, il se forme aujourd'hui dans ces lieux une société urbaine dans toute son hétérogénéité, sur laquelle il convient désormais de s'interroger, en mettant l'accent sur les formes atypiques – parfois hybrides – d'urbanité qui se mettent en place dans la périphérie du grand Sanaa.



3 Au bout de la ville... un nouvel ordre urbain, de nouvelles formes d'urbanité

L'émergence de ces nouvelles centralités soulève une question de redéfinition de l'urbain moins anodine qu'il n'y paraît. En effet, la notion de citadin, de citoyen de la cité, est une question culturelle et politique à laquelle le nouveau Sanaa est confronté et qui concerne la société yéménite dans son ensemble.

3.1 Articuler le monde urbain et le monde rural

La définition du monde urbain est essentiellement liée au concept de ville dite arabo-islamique qui est définie par des formes physiques et sociales très distinctes (Msefer, 1984)¹⁴. Elle est physiquement contenue dans une enceinte murée et articule de multiples pôles autour des mosquées, caractérisés par une fonction et/ou une institution. Elle est traditionnellement accompagnée d'une ville satellite, qui accueille les fonctions urbaines non islamiques, le cas le plus typique étant le quartier commerçant juif, que l'on identifie encore clairement à Sanaa. D'un point de vue social et politique, la vieille ville arabo-islamique se distingue par son indépendance vis-à-vis des tribus, une indépendance qu'elle paye au prix fort par son isolement et ses restrictions spatiales, ce qui induit d'ailleurs une construction en hauteur. Il est important de noter que la symbiose entre le bâti et l'organisation sociale de la vieille ville ne laissait au départ que peu de flexibilité et d'espace pour une évolution physique et sociale. Rappelons que ceci constituait l'objectif premier d'une société dominée par un système tribal qui voyait l'indépendance de la ville comme une menace. La vieille ville de Sanaa s'érige alors en modèle de ville dite arabo-islamique tant sur le plan morphologique que du point de vue social. L'extension du tissu urbain autour de la ville historique soulève dès lors des questions sur la nature urbaine ou tribale de ces nouveaux quartiers.

L'organisation sociale de la vieille ville arabo-islamique est liée au concept d'urbanité (Mermier, 1989). La relation entre l'urbanité et la hiérarchie sociale est basée sur les origines ancestrales de la famille, traduites physiquement dans le bâti (la maison ou *bayt*). S'il y a des exclusions évidentes, pour les Juifs et *Akhdam*¹⁵, les relations entre les autres groupes sociaux se lisent plus difficilement. Elles n'en sont pas moins présentes, surtout au niveau de l'occupation sociale, suivant le même

¹⁴ La référence à ce concept requiert une certaine prudence. Si Msefer parle clairement de « ville islamique » (Msefer, *op. cit.*), E. Wirth a longtemps contesté cette même expression. Ce dernier reconnaît la contribution du règlement juridique et social de l'Islam à l'expansion du fait urbain dans l'actuel monde musulman mais démontre que « presque toutes les caractéristiques [plans des villes, tracés des rues, structures des quartiers et des habitations...] des villes d'Afrique du Nord et d'Asie occidentale sont déjà présentes dans l'Ancien Orient plusieurs siècles et même plusieurs millénaires avant l'Islam » (Wirth, 1982b). L'emploi, pour Sanaa, de l'expression « vieille ville arabo-islamique » nous permet de nous inscrire en accord avec la thèse défendue par Wirth sans pour autant minimiser la marque de l'Islam dans l'organisation urbaine en général.

¹⁵ « Couche sociale apparentée à une caste, et fortement stigmatisée comme impure et quasiment "intouchable". Les *akhdam* sont des citoyens yéménites à part entière, mais leur marginalisation sociale et économique n'a pas disparu pour autant et ils constituent certainement le groupe le plus atteint par une extrême pauvreté » (Destremau, 2000).

modèle que la ville médiévale en Europe occidentale. Par exemple, les artisans et commerçants sont en général au bas de l'échelle sociale du fait de leur absence d'ascendance tribale. Traditionnellement, un quartier est qualifié d'urbain quand il s'inscrit dans un réseau d'alliances qui inclut trois activités urbaines majeures telles que l'artisanat, le commerce ou l'université par exemple. Ces réseaux traditionnels sont aujourd'hui étendus aux techniciens, entrepreneurs, militaires, fonctionnaires, etc.

La rigidité de ce système social peut encore se lire physiquement dans la ville, tant les codes sociaux ont dominé durant des siècles. Les seules flexibilités alors possibles étaient d'affiner les relations et échanges entre les villes et le monde rural et entre la ville et l'État (Mermier, 1989). Les géométries de ces réseaux constituent un espace de liberté entre des unités rigides. Cependant, s'il y a une séparation très nette entre le monde urbain et le monde rural, il existe également une sorte de symbiose entre les réseaux urbains et tribaux. Au niveau du droit, par exemple, le droit urbain emprunte au droit coutumier rural, hérité du droit tribal, notamment dans la représentation physique de la loi dans les quartiers à travers le *aqîl*¹⁶ (Mermier, 1994). Les implications du spectre de la ville islamique sont donc multiples et concernent directement l'expansion urbaine de Sanaa dans la recherche de définition urbaine ou rurale des nouveaux quartiers.

3.2 Classifier le développement urbain à variable sociopolitique

Nous avons analysé ci-dessus les corrélations entre statut social et tissu urbain, les liens si particuliers qui empruntent au monde rural et tribal, autant qu'au monde urbain et religieux. De façon plus pragmatique, les géographes allemands H. Kopp et E. Wirth ont proposé en 1994 une classification qui définit des types de bâtiments – principalement des types architecturaux – qu'ils relient au statut social des habitants, interrogeant plus en détail les codes sociaux de Sanaa (Fig. 3). Cette classification s'applique en réalité plus à la vieille ville et à ses extensions ottomanes qu'aux nouveaux quartiers. Mais un des types d'habitation, appelé « nouvelle villa » par les auteurs (Kopp, Wirth, 1994) est très répandu dans les nouvelles extensions de la ville, offrant beaucoup de variétés non pas tellement du point de vue architectural, mais plutôt en termes de taille, de densité ou d'accès aux services urbains par exemple.

Les « nouvelles villas », maisons assez basses avec un jardin clôturé, représentent la majorité des nouvelles constructions autour de Sanaa, en particulier au sud et à l'ouest. Ailleurs dans la ville, principalement au nord et à l'est, c'est un autre type d'habitat qui domine : le « petit immeuble de style égyptien » (Kopp, Wirth, 1994), d'architecture simple, en béton armé¹⁷. Ces deux « types » représentent la modernité, à savoir une forme

¹⁶ « Le terme de *aqîl* signifie littéralement « sage, sensé, doué de raison ». Il désigne une fonction édilitaire, mais se réfère avant tout à un chef de fraction tribale théoriquement subordonné au *chaykh* de tribu » (Mermier, 1994).

¹⁷ En dehors de ces deux types architecturaux, « nouvelle villa » et « immeuble de style égyptien », les périphéries sanaanaises sont également composées de certaines hybridations architecturales résultant de transferts de styles depuis la vieille ville vers les nouveaux quartiers. Ainsi, il n'est pas rare de retrouver dans certains quartiers extra-muros, des maisons-tours, dans la plus pure tradition des bâtisseurs du vieux Sanaa, construites à l'aide de matériaux plus modernes et donc de style « néo-traditionnel », pourrait-on dire.

d'accès physique simplifié à une société nouvellement réorganisée. Mais, dans ces deux cas, la forme du bâti donne peu d'informations sur le statut social et l'origine des habitants, contrairement aux constructions de la vieille ville. Il faut donc se tourner vers d'autres critères pour identifier le statut de ces nouveaux quartiers. Si la taille de la maison indique facilement le niveau de vie du foyer, le niveau d'accès aux services urbains – électricité, voirie, eau et assainissement – révèle des dynamiques foncières très particulières. Le tableau ci-dessous représente un essai de classification de ces nouveaux quartiers fondé sur l'observation du niveau de services urbains comme résultat du dialogue entre la communauté, la municipalité et les tribus (Touber, 2004).

Statut Accord communauté/municipalité/tribu	légal	illégal
Existant	type a (légal & formel)	type b (illégal & formel)
Inexistant	type d (légal & informel)	type c (illégal & informel)

Source : Touber, 2004.

Les quartiers de *type a* se trouvent essentiellement au sud-ouest de Sanaa, de part et d'autre de la grande avenue Hadda (Diplomatic Area, Hadda Madina...). Généralement aisés, ils reçoivent les services de la ville sans complication de la part des tribus qui, à certains endroits, sont restées propriétaires des terres. Les quartiers de *type b*, au nord de la ville par exemple (sur la route de l'aéroport ou sur la route de Marib), sont considérés comme illégaux par la municipalité de Sanaa, mais sont accueillis par les tribus locales, également propriétaires d'une partie des terrains, qui négocient avec la municipalité l'accès aux services urbains. Le ramassage des ordures y est plus ou moins effectué, l'approvisionnement en eau est assuré par des camions et l'électricité arrive de façon officielle peu avant le revêtement de la voirie. Les quartiers de *type c* sont illégaux aux yeux de la municipalité qui assiste à l'urbanisation informelle de ces terres, et tout aussi peu souhaités par les tribus, propriétaires des terrains occupés sans autorisation préalable. Ils sont caractérisés par une situation sanitaire très précaire, et sont en général localisés dans des endroits « à problèmes » (risque d'inondation par exemple). Wâdi Ahmad au nord de Sanaa en est un bon exemple. Enfin, les quartiers de *type d* pourraient se multiplier si la fameuse loi de planification urbaine de 2004 était mise en vigueur, étant entendu qu'elle prévoit la régularisation de certains quartiers informels. La colline de Madinât al-Layl, au cœur de Madhbah pourrait, le cas échéant, figurer dans cette catégorie.

L'intégration des populations migrantes à Sanaa offre donc une chance d'exploration et de création de nouvelles formes de relation entre la ville et les tribus. Cette opportunité ouvre la porte à un nouvel ordre social à définir.

**Fig. 3. Développement de l'habitat au nord-ouest de Sanaa :
mélange des « types architecturaux »**



Crédit photo : R. Stadnicki, 2006.

3.3 De l'échelle locale à l'échelle métropolitaine : façonner une nouvelle ville

Si l'on considère la classification proposée ci-dessus, le quartier de Madhbah attire particulièrement l'attention parmi les nouvelles centralités émergentes à Sanaa. Ce quartier est physiquement très différent du reste de la ville du fait de sa situation et présente également une particularité sociale. Perchées sur deux petites collines pentues, les maisons de Madhbah offrent une vision rappelant bien plus les bidonvilles accrochés aux flans des villes sud-américaines, que la ville arabo-islamique posée à plat en fond de vallée. Madhbah, également appelé la cité de la nuit – *Madinât al-Layl* – a été construit pendant une nuit de 1991, sur un terrain appartenant à l'armée (Fig. 4). Ces bâtisseurs de la nuit, issus de l'exode rural, étaient originaires de régions variées mais avaient travaillé sur les mêmes sites en Arabie Saoudite. Rejeté par les structures sociales traditionnelles, ce groupe s'est créé son propre quartier, jugeant moins risqué d'envahir un terrain militaire qu'un terrain appartenant aux tribus des proches environs de Sanaa.

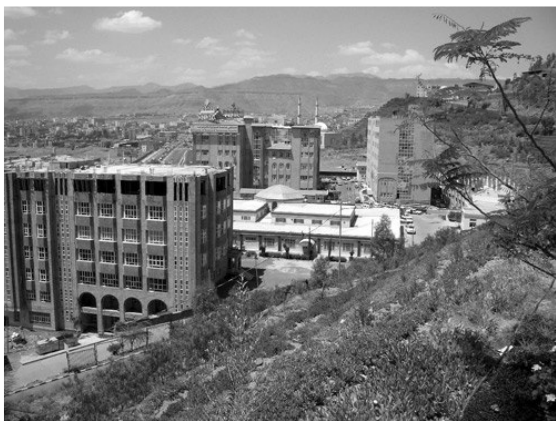
La formation d'un nouveau groupe, issu de « l'industrialisation par procuration » représente une toute nouvelle donne sociale au Yémen. En effet, le choix d'un terrain militaire sur des collines pentues résulte bien d'une opportunité légale. La municipalité, après avoir commencé par envoyer les bulldozers, installe aujourd'hui l'eau et l'assainissement dans le quartier malgré les contraintes de terrain. Il semble que la nouvelle communauté ait trouvé les arguments pour négocier avec la ville. Dans ces

négociations, la géographie du terrain n'a rien d'anodin. En effet, l'État yéménite, au cours des guerres et nationalisations, s'est attribué des terrains précédemment reconnus comme appartenant à Dieu, à tous et à personne – *wâqf* – du fait de leur nature physique (sommets des montagnes, plateaux désertiques...). Ce processus de négociation entre habitants et autorités, ajouté aux actions modernisatrices et « camouflantes » mentionnées plus haut, a contribué à la démarginalisation de Madhbah et à sa constitution en nouvelle centralité.

L'exemple de Madhbah ouvre une opportunité juridique intéressante à approfondir car il pourrait faire « jurisprudence » pour une réforme foncière. Penchons-nous d'abord un instant sur le système légal existant afin d'en comprendre les implications. Le droit coutumier est originaire du milieu rural, tandis que le droit religieux – loi islamique ou *Sharia* – est d'origine urbaine. À Sanaa, la représentation de la loi se fait à trois échelles différentes : à l'échelle du quartier, avec l'héritage du droit coutumier représenté par le *aqîl* ; à l'échelle de la ville, représentée par le *shaykh al-rub* ; et à l'échelle de l'État avec la représentation administrative du *shaykh al-mashâyikh*. L'utilisation de la loi islamique pour l'extension de la ville reste donc dans la tradition urbaine.

La question de nouveaux outils légaux spécifiquement urbains se pose alors, notamment concernant l'usage de la loi islamique comme outil légal urbain. Cette question ouvre également sur la notion d'identité nationale, fondation d'un système démocratique dont le milieu urbain a souvent été le berceau dans l'Histoire.

Fig. 4. Les deux flancs de la colline de Madhbah : à droite, le quartier d'habitat spontané de Madinât al-Layl ; à gauche, l'université des Sciences et techniques, un nouvel hôpital et une 4 voies moderne (arrière-plan)



Crédit photo : R. Stadnicki, 2006.

Conclusion

À Sanaa, il y a un peu plus de trois décennies, des changements importants sur les plans économiques et sociaux ont conduit la ville à sortir de ses murs. L'urbanisation de la cuvette sanaanie et l'augmentation de la population n'ont pas décéléré depuis. Cette croissance sans précédent de la capitale yéménite a amené une série de problèmes caractéristiques d'une urbanisation explosive, spontanée et non planifiée, tels que la pénurie des ressources en eau, l'intensification de la motorisation ou encore l'inadéquation du système politico-administratif de gestion urbaine.

Avec cette croissance se dessine un nouveau Sanaa. La ville se reconfigure grâce à la mise en place d'une trame urbaine constituée de nouveaux quartiers en périphéries. Sous l'effet de stratégies d'acteurs essentiellement privés et de l'évolution des pratiques, ces quartiers tendent de plus en plus à faire centre. Nous pouvons penser qu'une réorganisation générale de la ville autour de ces nouveaux pôles de développement en périphérie – ou nouvelles centralités – pourrait résoudre la plupart des problèmes actuels de la ville. Cela implique que les pouvoirs publics rattrapent leur retard face à certains acteurs privés et qu'ils reconnaissent le statut urbain des quartiers périphériques habités par les néocitadins. Pour le moment, nous ne pouvons nous prononcer sur la viabilité de cette structure multipolaire, qui permettrait pourtant de désengorger les espaces centraux et qui, disons-le encore, fait de plus en plus sens au niveau des pratiques spatiales.

Il se forme donc aujourd'hui dans la périphérie de Sanaa une société urbaine contrastée, aux références multiples, rejointe même par des citoyens dotés d'une plus ou moins longue expérience des quartiers centraux. Et pourtant, certains habitants du grand Sanaa (on l'a bien vu à travers l'exemple de Madhbah) sont encore en train de négocier leur droit à la ville, dans une lutte menée à la fois à l'échelle du quartier, de la cité et du territoire tribal. Il est vrai que l'hétérogénéité des groupes sociaux, des modes de vie et des formes d'urbanité d'un quartier à l'autre peut désorienter les politiques, mal à l'aise avec ces « hybridations » architecturales autant que sociales. Peut-on pour autant fermer les yeux sur une population urbaine démographiquement majoritaire, incarnant les forces vives de l'économie urbaine et un renouveau social ?

Surtout, ce renouveau social qui accompagne une économie urbaine florissante semble ouvrir, à travers des problèmes fonciers essentiellement, une question de redéfinition d'identité. En effet, qu'en est-il de l'identité yéménite en dehors des tribus et de la ville islamique ? Les franges urbaines de Sanaa, mais aussi celles d'autres villes telles que Taz, al-Mukalla ou al-Hudayda deviennent le théâtre d'un phénomène de société, un essai de réinvention des structures sociales yéménites, où l'individu prévaut en tant que tel. Les applications de ce phénomène sont fondamentales, car en rapport direct avec la création d'une nation yéménite capable de trouver un équilibre entre la représentation des groupes et celle des individus dans un cadre démocratique.

En attendant, le cas sanaani illustre bien l'évolution actuelle de la centralité urbaine, avec des valeurs de plus en plus symboliques en centre-ville et de plus en plus fonctionnelles en périphérie, et ce malgré les

difficultés des acteurs institutionnels à penser l'urbanisation dans cette voie. En cela, Sanaa ne diffère pas tant des principales agglomérations en développement prises dans un processus de transition urbaine.

Bibliographie

Al-Fakeh N.-H. (1999), *The Functional Role of Sana'a Urban Transport Network*, Thesis, University of Baghdad, 226 p.

Capron G. (2001), « La centralité commerciale dans une municipalité périphérique de l'aire métropolitaine de Buenos Aires (Pilar) : un rôle de recomposition ? », *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, n° 4, p. 350-362.

David J.-C. (1996), « Bab al-Faraj à Alep : un nouveau centre-ville pour de nouveaux territoires extérieurs, pour une nouvelle société ? », *Cahiers du Gremmo*, n° 5, p. 25-41.

Destremau B. (2000), « Pauvreté et droits au Yémen », *Chroniques Yéménites*, n° 8, p. 61-66.

Dlala H. (1996), « Le Grand Sfax : dynamique morpho-fonctionnelle récente et aménagements », *Annales de Géographie*, n° 590, p. 369-394.

Grandguillaume G., Mermier F., Troin J.-F. (1995), *Sanaa hors les murs*, Sanaa/Tours, Urbama/Cfey, 247 p.

Haenni P. (2001), *Banlieues indociles ? Sur la politisation des quartiers péri-urbains du Caire*, Thèse de Doctorat, IEP Paris, 511 p.

Hamzaoui-Oueslati N. (1998), *Les centres urbains secondaires dans le Grand Tunis : organisation, fonctionnement et évolution*, Tunis, Thèse de Doctorat, 457 p.

Kopp H., Wirth E. (1994), *Sanaa : Développement et organisation de l'espace d'une ville arabe*, Aix-en-Provence, IREMAM, 125 p.

Martignon V. (2004), « Les *lûkanda* de Sanaa, structures urbaines d'intégration sociale pour les travailleurs migrants ? », *Chroniques yéménites*, n° 11, p. 87-100.

Maximy R. de (1987), « Les marchés, facteurs et témoins de l'urbanisation », *Cahiers des Sciences Humaines*, n° 23, p. 319-331.

Mermier F. (1989), « De l'usage d'un concept : la citoyenneté à Sanaa », *Peuples Méditerranéens*, n° 46, p. 31-48.

Mermier F. (1994), « Le 'aqîl de quartier à Sanaa », *Monde Arabe Maghreb-Machrek*, n° 143, p. 17-18.

Ministry of Planning and International Cooperation (2004), *Statistical Year-Book*, Sanaa, Republic of Yemen, 485 p.

Monnet J. (2000), « Les dimensions symboliques de la centralité », *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 44, n° 123, p. 399-418.

Msefer J. (1984), *Villes islamiques : cités d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Conseil international de la langue française, 106 p.

Nardella B. (2004), *Priority Projects Conservation of the Old City of Sana'a*, Rapport de mission, Sanaa, Unesco, 60 p.

Norra S. (1994), *Sana'a Urban Ecology Study*, Sanaa, GTZ.

Prenant A., Semmoud B. (1982), « Les nouvelles périphéries urbaines en Algérie : une rupture avec les oppositions traditionnelles centre-périphérie », in *Formes de croissance urbaine au Maghreb*, Tours-Poitiers, ERA 706-CIEM, p. 11-31.

Stadnicki R. (2006a), « Des portes de Sanaa aux nouvelles entrées de la ville : re-formation d'espaces de sociabilités », *Espaces et Sociétés*, n° 126, p. 119-138.

Stadnicki R. (2006b), « Des quartiers informels inducteurs de nouvelles centralités : le cas sanaani », Communication au *WOCMES 2*, Amman, juin 2006, non publié.

Stadnicki R. (2008), à paraître, « Vers un aménagement participatif à Sanaa ? L'implication des citoyens dans les projets de sauvegarde et de réaménagement de la vieille ville », in O. Legros (dir.), *Participations citoyennes et actions publiques : Dakar, Cotonou, Rabat, Tunis, Jérusalem, Sanaa*, Paris, Éditions Yves Michel-ADELS.

Touber J. (2004), *The Scale of Planning Development Policies in the Developing World: The case of Sana'a, Yemen*, New York, Columbia University, 96 p.

Troin J.-F. (1995), « Géographie d'une explosion urbaine », in G. Grandguillaume, F. Mermier, J.-F. Troin, *Sanaa hors les murs*, Sanaa/Tours, URBAMA/CFEY, p. 15-36.

Troin J.-F. (2002), « Du bon usage du terme métropole, notamment dans le Monde arabe », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 64, revel.unice.fr/cmedi.

Wirth E. (1982a), « Les forces économiques et sociales de l'aménagement de Sana'a », in Métral J., Mutin G., *Politiques urbaines dans le Monde Arabe*, Lyon, Maison de l'Orient, p. 451-460.

Wirth E. (1982b), « Villes islamiques, villes arabes, villes orientales ? Une problématique face au changement », in Boudhiba A., Chevalier D. (dir.), *La ville arabe dans l'Islam*, Tunis-Paris, CERES-CNRS, p. 193-225.